L'armée du général Ridvers Buller sera la plus composite qui se sera jamais battue pour la Reine. Elle comptera dans ses rangs outre les Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Australiens, des Néo-Zélandais, des Indiens et des Canadiens. Elle aura une brigade navale possédant sa propre artillerie. La gravure ci-dessus a été faite sur une photographie des marins qui ont opéré le premier débarquement dans l'Afrique Australe.

# LE VIOLON ROUGE.

Oh! les beaux violons écarlates, joie des petits enfants; comme ils resplendissent de ce rouge sublime en sa crudité qui fait l'enchantement des âmes encore pures! Ils sont jolis et ne coûtent que vingt-cinq sous; un poète lui-même peut amasser de quoi en acheter un pour charmer sa maison. Comme les fleurs, comme les polichinelles, comme le vin du cabaret, les pauvres violons rouges valent peu d'argent et ils donnent des jouissances infinies.

Il y a quelques jours, j'ai vu à l'hospice de Bicêtre un fou appelé David, qui jouait d'un petit violon rouge. Il a trente-deux ans à peine; il est grand et svelte; sa tête régulière d'un type admirable, conserve les traces d'une grande beauté; mais le regard est au ciel. Je me suis arrêté bien longtemps devant David, car je ne pouvais me rassasier d'admirer le bonheur dont son visage était illuminé. Le son, à peine perceptible, produit par le frottement de l'archet sur les morceaux de fils roux tendus en guise de cordes, le plongeait dans une sublime extase; et moi, j'étais bien près de fondre en larmes comme lui, car le plaisir que me donne un artiste vient avant tout de celui qu'il éprouve.

J'ai voulu savoir l'histoire de David.

Orphelin, il avait été élevé par charité dans une pension, où sa timidité et sa faiblesse physique l'empêchaient de se mêler aux jeux des autres écoliers; aux heures des récréations, il errait triste et seul, ne sachant à qui confier son amour pour la liberté, pour les forêts.

Un jour, le fils du maître de pension, petit garçon stupide qui faisait faire ses devoirs par David, reçut pour récompense de ses succès une charreté de joujoux parmi lesquels était un violon rouge; comme il trouvait ce jouet indigne de lui, il le donna à David, et dès ce moment-là David eut un ami.

Dès que la classe était finie, il allait se blottir sous le perron du jardin, et il jouait de son violon rouge. Sans doute, alors déjà, comme à présent qu'il est fou, il croyait que le violon rendait à son oreille tout le poème de passion et de douleur que ses petits doigts lui confiaient. David n'avait pas de mère qui le caressât et le prit dans ses bras, pas de frère, pas d'ami, pas de chien; son violon rouge était sa famille. Il vécut heureux jusqu'au jour où le maître de pension, dans un moment de colère, brisa brutalement d'un coup de poing le cher violon.

Imaginez toute la désolation qui peut tenir dans toute une âme! Seul, abattu et désespéré, jusqu'au jour où il quitta son enfer, David n'eut qu'un rêve: posséder, quand il serait grand, un violon véritable auquel il pourrait raconter tous les trésors d'amour et d'amertume amassés dans son sein. Enfin, ce jour-là arriva, et la maison bienfaisante qui avait mis l'enfant en pension le plaça chez un épicier du quartier Mouffetard. La fille de l'épicier chantait les œuvres de Schubert au piano; le fils de l'épicier apprenait le violon et faisait mourir dans les convulsions de nerfs les chats des toits voisins. Je laisse au grand romancier qui naîtra le soin de vous raconter par quels travaux de nègre, par quels dévouements, par quels beaux élans d'âme, par quelles folies, par quelles bassesses, par quelles roueries innocentes et désespérées, David obtint un petit coin dans l'amitié du fils de l'épicier, et avec quels tressaillements, quels frissons glacés il lui demanda enfin, en tremblant, la récompense de tant de services rendus: la faveur de toucher l'instrument pendant dix minutes!

Mais supposez achevé ce poème inénarrable: la séduction du fils de l'épicier, David a conquis un [illegible] pour les jours. Il est libre pendant une demi-heure en tête à tête avec le violon.

Il ne s'était pas demandé qui lui apprendrait à jouer; il ne comprenait même pas que cela s'apprît; il sentait bien, cœur débordé, qu'il saurait, par des moyens inconnus, faire chanter dans ce bois sonore l'immense chœur de voix confuses dont il avait l'âme pleine. Trois années il vécut dans l'extase, chantant pour lui seul un chant qu'on n'entendra jamais; puis il devint soldat.

Pendant trois années encore, David, obstiné à son rêve, vécut au milieu d'un régiment comme un anachorète du désert dans des privations inouïes, n'ayant pas en tout ce temps-là bu une goutte de vin ou d'eau-de-vie, mais amassant des liards! Au bout des trois années, il put acheter à des saltimbanques, dans une foire de village, un méchant violon qu'il raccommoda, et il recommença à chanter. Si l'âme pouvait crier quand elle étouffe, si elle pouvait décrire avec des sons visibles le ciel dont elle a une soif ardente; si les ardeurs et les jalousies avaient des voix, on entendrait quelque chose de pareil à cette musique qu'il avait créée et que parfois les soldats écoutaient avec curiosité.

Quand David fut libéré du service, l'idée que les hommes vivent d'une profession ne lui vint même pas, il regagna Paris à pied, et exista enfin! Il errait dans les campagnes, dans le Bois de Boulogne, s'enivrant de soleil et de verdure; puis il revenait aux Champs-Elysées, s'adossait à un arbre, et là, oubliant tout, jouait du violon pendant des heures.

Bien peu de gens lui jetaient des sous, car qui pouvait comprendre les accents célestes de ce poète?

Ces quelques sous lui suffisaient pour payer le coucher de la nuit et ce qu'il mangeait çà et là. Encore eût-il été bien incapable de les administrer. Mais une petite mendiante des Champs-Elysées, belle d'une beauté cachée sous la crasse des haillons, devint amoureuse de lui. Elle avait vécu depuis l'enfance, comme lui, dans la solitude et dans la rêverie; elle venait s'asseoir au pied de son arbre et écouter sa musique. On ne saura jamais comment ces deux êtres se parlèrent. Enfin, elle alla habiter avec lui un garni où les rats n'auraient pe voulu loger.

Elle adorait le pauvre David, et lui, sentant une âme qui le comprenait, il jouait du violon pour elle!

L'automne dernier, la mendiante mourut de la poitrine. Elle, morte, David ne pensa plus à rentrer au garni. La nuit aussi, il restait dans les Champs-Elysées, chantant la morte! Il fut arrêté comme vagabond, et les agents lui prirent son violon. David devint fou.

En rentrant à l'hospice de Bicêtre il retrouva en lui justement les mêmes impressions douloureuses du pensionnat: tel il avait tressailli, enfant, de sa solitude entre les murailles tel il en tressaillait. Il demanda au médecin un petit violon rouge, et le médecin voulut bien le lui donner. Il en joue tout le jour.

A présent, David est à l'abri de la méchanceté des hommes: personne ne lui prendra ni ne lui casera plus son violon rouge, à qui il raconte son amour pour son amie morte.

Il est heureux.

**La fièvre jaune dans l'armée**

Ce n'est pas le nombre des victimes de la fièvre jaune qui effraie, mais la soudaineté de l'attaque et la rapidité avec laquelle elle vous emporte. Un homme est bien et fort à 3 p. m.; à 4 p. m. il est à l'article de la mort; à 6 p. m. il est mort, et à 8 p. m. il est enterré. Il en est à peu près de même des hommes qui, apparemment en bonne santé, travaillent tous les jours, puis au moment où on s'y attend le moins, sont pris d'une faiblesse générale. Le corps cède, anéanti. Il lui faut quelque fortifiant pour chasser les impuretés du sang, tonifier l'estomac et aider à la digestion. A cet effet le Hostetter Stomach Bitter est chaudement recommandé. Il guérit la dyspepsie, l'indigestion, la constipation, la malaria, la fièvre en frisson et les fièvres intermittentes.

# La Laine d'Alpaca.

Tout le monde connaît de nom la laine d'alpaca, ou l'alpaga, comme on la désigne le plus souvent, par une abréviation qui est aussi une dénaturation du mot primitif.

Cette laine, nous apprend *La Nature*, est originaire du Pérou, où elle donne lieu à une exportation de 1,313,000 kilogrammes représentant une valeur de 2 millions 461,000 sols (du moins c'est le chiffre de 1896) ce qui correspond à une valeur de 12,-300,000 francs. Dans la région montagneuse des départements d'Arequipa, de Cuzco et d'Apurimac, sur ces plateaux qui portent le nom local de punas et qui sont des plaines situées à quelque 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, on se livre à l'élève du mouton, du lama et de l'alpaca; mais ce dernier produit une laine toute particulièrement estimée qui vaut assurément le double des autres espèces. Il y a du reste des crus pour les laines d'alpaca, et les plus renommés proviennent des provinces de La Union et de Cayllema, dans le département d'Arequipa, et des provinces de Chumbivilcas, de Canas, de Quispicanchi et de Canchia, dans celui de Cuzco.

La tonte de l'alpaca se fait tous les deux ans, généralement pendant la saison des pluies; chaque animal donne de 1 à 2 kilogramme d'une laine dont les brins ont jusqu'à 20 centimètres de long; bizarrerie à remarquer, quand les pluies ont été abondantes, la laine est moins belle. La production n'en varie pour ainsi dire pas depuis vingt-cinq ans, atteignant à peu près régulièrement une moyenne de 2,000 tonnes; elle s'exporte en balles pressées contenant chacune de 130 à 150 livres. L'élevage de l'alpaca ne se pratique qu'au Pérou, et c'est en vain qu'on a essayé d'acclimater l'animal en Australie; il semble qu'il a un besoin absolu du climat si particulier des hauts plateaux péruviens, des punas. Au reste, le Pérou se montre jaloux de ce monopole de fait, car il est interdit d'exposer un alpaca vivant.

Autre bizarrerie: il n'y a qu'un seul marché pour la vente des laines d'alpaca, c'est Liverpool, où les négociants américains mêmes font leurs achats.

Les premières de ces laines furent expédiées en Angleterre, il y a une quarantaine d'années; elles valaient environ 1 fr. 40 la livre de 453 grammes; depuis, les prix ont varié suivant les caprices de la mode, et, actuellement, elles valent à peu près 0 fr. 70 la livre anglaise.

## LES CRUAUTÉS DE LA VIE.

Etre invité à dîner chez une riche Américaine, trouver ses salons remplis de gens que vous n'avez jamais vus et qui ne parlent qu'anglais.

Attendre, les yeux fixés sur la porte, l'arrivée de l'ami qui vous a présenté et qui vous donnerait une contenance. Mais il ne vient pas, il s'est excusé par dépêche.

Prendre le thé chez un gros personnage dont on désire gagner la bienveillance.

Rire aux éclats de ce qu'il dit, et, interrogé par votre voisine qui vous demande ce que cela signifie—être obligé d'avouer que vous n'avez pas compris non plus.

## PENSÉES.

La prestige de la mort change souvent l'épouse indifférente en veuve inconsolée.

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent toujours payer leur écot.

# LE Carillon de Biarre.

—Ma foi, monsieur le curé, voilà bien le plus beau jeu de cloches de toute la Normandie, et j'affirme qu'il n'a point son pareil à vingt lieues à la ronde.

—A vingt lieues, mon bon monsieur! Eh! vous pouvez bien dire à cinquante; car, seules, les vieilles cités du pays de Flandre pourraient vous montrer plus magnifiques carillons.

Et, ce disant, le brave abbé étendait la main vers le clocher de son église, une tour gothique carrée, sans flèche, toute de granit, solide à défier l'éternité et d'où, par les larges fenêtres ogivales garnies d'abat-sons, sortaient les voix, tour à tour graves ou grêles, des cloches et des clochettes.

—Tenez! s'écriait-il, écoutez-moi cela! Est-ce sonore, est-ce clair, est-ce réjouissant? Il y en a douze, monsieur, douze, pas une de moins, toutes en bon état, sans un éclat, sans une fêlure. Et belles avec cela! ornées de blasons, de couronnes, de devises et de sentences latines, au milieu de guirlandes en relief qui courent dans tous les sens. Vous les verrez, monsieur, et vous serez émerveillé.... Tenez! «Dinn!» «Dinn!» Entendez-vous, les petites? Ce n'est pas du bronze, c'est de l'argent. Et la grosse cloche, celle que nous appelons Gabrielle! Ecoutez-moi cela: «Boum!» Avez-vous jamais ouï rien de semblable? Ce carillon-là, voyez-vous, c'est la gloire de notre humble commune. Ah! monsieur! quoiqu'il n'ait pas toujours été très fervent catholique, ce fut un bien digne prince que le bon roi Henri!

Le vieux prêtre s'arrêta, tira sa tabatière, l'ouvrit, m'offrit une prise, en aspira une autre fortement, se croisa les bras et me regarda en dodelinant de la tête, comme s'il attendait quelque réponse à ce qu'il venait de me dire.

Il y avait trois ou quatre heures au plus que j'avais fait la connaissance de l'abbé Desjardins, curé de Biarre. Le hasard malencontreux qui me forçait à passer la journée de Noël dans le petit village normand m'avait du moins accordé cette compensation; aussi, dans l'intervalle des offices religieux, je ne me faisais point faute de pousser au bavardage l'excellent homme, d'autant plus heureux de parler qu'il n'était pas accoutumé à trouver des auditeurs attentifs parmi ses ouailles; et voici que je connaissais déjà, grâce à lui, maints détails précieux sur l'histoire de la contrée.

L'enthousiasme que lui inspirait son carillon et qu'il venait de me traduire ainsi en phrases hachées et toutes farcies d'onomatopées vigoureuses m'avait fort diverti. Volontiers je m'y fusse laissé gagner. Mais j'avoue qu'à ses derniers mots je ne pus retenir un mouvement de surprise, et tque j'en fus à me demander un instant si l'abbé Desjardins avait bien toute sa raison.

C'est qu'en vérité

Je ne m'attendais guère
A trouver le bon roi Henri dans cette affaire

Il faut croire que ma physionomie marqua l'étonnement que je ressentais, car le curé s'en aperçut:

—C'est juste, reprit-il en riant, vous ne savez pas cela; vous n'êtes pas de ce pays-ci. Eh bien! oui, monsieur, c'est au Vert-Galant que la petite église de Biarre doit son superbe carillon. La tradision en est certaine. Je n'ignore pas que de prétendus savants de Rouen et autres villes, jaloux de ne point avoir de telles cloches en leurs églises, soutiennent que c'est une légende qu'il faut renvoyer au livre des Quenouilles. Mais je tiens, quant à moi, l'histoire pour authentique. Au surplus, voici le soir qui vient: vous plaît-il d'entrer un instant au presbytère? Je vais vous la conter.

Le curé m'ouvrit sa maison. En la grande salle commune, de chaque côté de la haute cheminée où flambaient les bûches de Noël, nous prîmes place dans de larges fauteuils de paille. Le bouchon d'une vieille bouteille de cidre sauta au plafond; deux verres s'emplirent de blond nectar; l'abbé vida le sien d'un trait; puis, très simplement, d'un ton ferme et convaincu, il me fit le curieux récit qui va suivre, touchant les cloches de son carillon.

En l'an de grâce 1589, à moins d'une lieue d'ici, sur les hauteurs du village d'Arques, campait la petite armée du roi Henri IV, que Messieurs de la Ligue forçaient à conquérir son royaume.

En même temps, l'antique castel de Tourgis, dont les ruines se dressent encore à quelques pas de ce village, était habité par une jeune et gracieuse châtelaine, noble dame Gabrielle d'Estrées.

Cette aimable personne ne sortait guère de son manoir que pour se rendre de temps à autre chez les moines de l'abbaye de Saint-Aubert, où elle allait faire ses dévotions, car on la disait très fidèle à la religion catholique. Parfois même, le grand abbé l'accompagnait au retour, assis auprès d'elle dans sa chaise; et les paysans s'émerveillaient de voir combien la dame et lui discutaient ardemment tout le long de la route.

Mais au château de Tourgis, personne ne pénétrait que Madame Gabrielle et ses serviteurs.... Personne, dis-je, sauf, toutefois, le bon roi Henri qui s'en venait souvent le soir rendre visite à l'amie de son cœur.

Afin de n'être point reconnu, il s'affublait, dit-on, d'un accoutrement de marchand de bœufs: haut-de-chausses épais de bourracan, sarrau de toile bleue, chapeau de feutre aux grandes ailes; puis, le col et le menton couverts d'un large foulard bigarré, le bâton de cornouiller à la main, il quittait furtivement le campement d'Arques, prenait les sentiers à travers champs, contourrait notre village et gagnait le castel.

Il advint une fois que nos amoureux touchèrent à des questions graves et s'entretinrent de théologie. La belle Gabrielle avait entrepris de convertir le Béarnais. Elle lui vanta en termes tout pleins d'éloquence les bienfaits de la religion catholique et le supplia d'abjurer sa foi réformée. Par malheur, la volonté céleste n'avait pas encore fixé l'heure où le bon roi Henri serait touché par la grâce.

Gabrielle prêcha dans le désert. Le roi la laissa parler longtemps. Il l'interrompit enfin, et, d'un ton narquois:

—Dites-moi, ma belle amie, ne serait-ce pas M. le grand abbé de Saint-Aubert qui vous a mis en tête toutes ces belles idées?

Dame Gabrielle fut quelque peu désarçonnée:

—Que non pas, mon doux sire, balbutia-t-elle; seulement, je serais tant heureuse de vous savoir de ma religion et de pouvoir prier Dieu pour vous.

—En vérité, ma mie! Mais, vous même, êtes-vous auesi bonne catholique que vous voudriez que je le fusse? Allez-vous souvent à la messe?

A cette question, Gabrielle éprouva certain embarras; elle avait bien, à ce propos, de légers reproches à s'adresser.

—Les, mon cher seigneur, repartit-elle, je le voudrais, mais je ne le puis. L'église la plus proche d'ici est celle de Biarre; or, la cloche en est si petite, si faible, que le son n'en vient pas jusqu'à nous, et que, ne l'entendant point, je ne puis me rendre à temps au saint office.

—Qu'à cela ne tienne, répliqua le roi. Il ne sera pas dit que par la faute d'une misérable clochette vous aurez manqué à vos devoirs envers le ciel. Il faut que vous entendiez sonner la messe à l'avenir; et, pour ce, je vous fais serment de vous envoyer les cloches de la première ville que je prendrai.

Par là-dessus, comme le roi Henri voyait poindre au lointain la piquette du jour, il prit congé de sa douce amie et regagna le camp d'Arques.

Il y trouva l'armée tout en émoi. Les ligueurs, disait-on, étaient à quelques lieues sous le commandement de M. de Mayenne; et ce fut miracle si le roi échappa ce matin-là aux partis ennemis qui couraient la campagne.

Vous savez le reste: malgré la disproportion des forces, le Béarnais repoussa son adversaire et resta maître du champ de bataille. Mayenne, en se repliant, lui ouvrait le chemin de Paris.

Henri se disposa donc à marcher vers la capitale; mais auparavant, il voulut accomplir la promesse faite à Gabrielle.

Une difficulté surgit alors. Toutes les villes qu'il devait rencontrer sur son chemin étaient solidement fortifiées et défendues par de nombreuses garnisons. Il eût fallu faire un siège en règle, perdre beaucoup de temps et peut-être même compromettre le succès de la campagne pour satisfaire une fantaisie et s'emparer de quelques clochos.

Le roi, fort perplexe, fit appeler l'un des officiers de son état-major, le comte de Bugnicourt, originaire de Picardie, homme de bon conseil et fertile en expédients; et il lui confia le serment qu'il avait fait à Gabrielle d'Estrées.

—Ah! sire, dit le gentilhomme, il vous faudrait le carillon de certaine cité des confins de l'Artois et de la Picardie, où je séjournais jadis, la petite ville d'Hesdin, dont le beffroi communal possède à coup sûr les douze plus belles cloches qui se puissent imaginer... Au fait, ajouta-t-il après avoir réfléchi quelques instants, pourquoi pas?.... Hesdin est à présent ville ouverte ses remparts, détruits il y a plus de trente ans, n'ont pas été relevés, que je sache. Il s'agirait là d'une simple chevauchée, d'un hardi coup de main. Que Votre Majesté me confie mille cavaliers, et je me fais fort de ramener les cloches au logis de Mme Gabrielle.

Ce projet audacieux n'était point pour déplaire au Béarnais.

—Ventre-Saint-Gris, monsieur de Bugnicourt, s'écria-t-il, nous irons tous les deux! Il ne sera pas dit que j'aurai laissé à d'autres le soin de conquérir ce précieux carillon!

Les mesures furent prises sans retard. Le gentilhomme picard choisit ses soldats parmi les meilleurs cavaliers de l'armée; et, dès la nuit noire, sous les ordres du roi, la troupe se mit en route. Au fin matin, comme les cloches du carillon batelaient à toutes volées l'«Angelus», le roi Henri pénétrait dans Hesdin, au grand ébahissement des bons bourgeois qui ne s'attendaient mie à pareille aventure.

Le mayeur, appelé par le roi, s'en vint le trouver, tout tremblant.

—Je ne veux pas de mal à votre ville, lui dit en souriant le Béarnais; je n'exigerai point de vous d'argent ni d'otages. Vous allez seulement nous donner les cloches qui sonnent sigaillardemment dans votre beffroi. Nous vous tiendrons quittes et nous nous retirerons incontinent.

Le brave magistrat n'en pouvait croire ses oreilles; c'était la première fois qu'il entendait parler d'une telle contribution de guerre. Trop heureux de s'en tirer à si bon marché, il fit décrocher et descendre les cloches. On les hissa sur deux grands chariots garnis d'un épais lit de paille; et le soir venu, la troupe royale reprit la route de Normandie, laissant triste et silencieuse la petite ville jusque-là tant égayée par les fanfares aériennes de son carillon.

Le lendemain, tandis que l'armée royale s'ébranlait vers Paris, le comte de Bugnicourt, à la tête d'une nombreuse escorte, se présentait au château de Tourgis, et au nom du roi Henri, faisait hommage de sa conquête à la belle Gabrielle.

A son tour, celle-ci l'offrit à l'église de Biarre.

Une cérémonie solennelle eut lieu à l'occasion du baptême des cloches: et comme Gabrielle était la plus belle des femmes, son nom fut donné à la plus belle des cloches du carillon.

Le vieux curé se leva, et me serrant la main

—Telle est, conclut-il, suivant la tradition répandue dans la contrée, l'histoire du carillon de Biarre, le plus célèbre et le plus complet de tout le pays normand. S'il vous est agréable de lui rendre visite demain, dès le matin, je vous mènerai au clocher. Mais voici l'heure du salut solennel, et j'entends Gabrielle qui m'appelle à l'église.

Les cloches qui, depuis une heure se taissient, s'étaient remises, en effet, à tinter de plus belle. Je quittai l'abbé et m'en fus, l'esprit tout plein de son étrange récit.

Au dehors, le vent hurlait par moments, il semblait apporter à mon imagination, le lointain écho de la chevauchée fantastique du roi Henri.

L'obscurité enveloppait tout entier le vieux clocher gothique; et là-haut, comme dans une tour de rêve, sous l'effort mystérieux d'infatigables carillonneurs, les cloches, chantant l'anniversaire de la naissance divine, semaient leurs perles sonores dans le manteau noir de la nuit.

# DEPECHES Télégraphiques.

## Monseigneur Chapelle à la Maison Blanche.

Presse Associée.

Washington, 21 octobre—Monseigneur Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, délégué aspostolique aux Philippines, s'est rendu aujourd'hui à la Maison Blanche, où il a eu un long entretien avec le président McKinley au sujet de la situation de l'Eglise dans ces îles.

En vue de son prochain voyage aux Philippines, l'archevêque Chapelle désirait beaucoup obtenir du Président quelqu'assurance au sujet de l'avenir des propriétés de l'Eglise.

Monseigneur Chapelle a donné au Président l'assurance qu'il procèderait à une enquête complète et impartiale sur les prétendues profanations d'églises aussitôt que possible après son arrivée à Manille.

L'archevêque a dit qu'il resterait quelques jours à Washington, mais que la date de son embarquement n'était pas fixée.

Une autre question importante qui sera prise en considération durant le séjour de Monseigneur Chapelle à Washington est l'avenir de l'Eglise dans l'île de Cuba.

## La maison de Dewey.

Presse Associée—

Washington, 31 octobre—Le comité chargé de l'achat d'une résidence pour l'amiral Dewey avec les fonds provenant d'une souscription populaire a choisi la maison portant le No 1747 de l'avenue du Rhode-Island, connue sous le nom de maison Fitch.

Elle est située à une porte de l'angle de l'avenue du Connecticut, dans le quartier considéré le plus plaisant de la ville.

Il est entendu que le montant de la souscription sera suffisant pour la maison, l'ameublement et les dépenses accessoires.

## La haute commission canadienne.

Presse Associée—

Washington, 21 octobre—On apprend qu'à cause du caractère temporaire du règlement de la question de la frontière de l'Alaska la haute commission canadienne ne se réunira pas d'ici quelque temps. Avec la question de frontière toujours ouverte il est considéré inutile de discuter les autres questions.

## A l'Université de Princeton.

Presse Associée

Princeton, New Jersey, 31 octobre—Le cent cinquante-troisième anniversaire de la fondation de l'Université de Princeton a été célébré aujourd'hui dans la salle Alexander. Les membres de la faculté et du conseil d'administration, ayant en tête le président Patton et M. Whitelaw Reid, se sont rendus en corps de la bibliothèque du chancelier Green à la salle Alexander.

Au nom de la faculté le président Patton a conféré le grade de LL. D. à M. Reid, puis il a prononcé un discours d'introduction dans lequel il a annoncé que la chaire Stafford-Little serait occuppée par M. Grover Cleveland, ancien président des Etats-Unis.

M. Reed a prononcé un discours sur l'expansion territoriale.

## Schley décline toute candidature à la présidence.

Presse Associée.

Memphis, Tennessee, 21 octobre — Une dépêche spéciale de Washington dit que l'amiral Schley, comme l'amiral Dewey, a annoncé qu'il n'avait aucune aspiration présidentielle et qu'il ne voulait pas se jeter dans la politique. L'amiral Schley a prononcé ces paroles, hier, à la foire agricole de Frederick, Maryland.

Des amis démocrates lui demandaient s'il serait candidat à la présidence. Il a répondu:

«Non, Messieurs, je ne suis pas candidat à la présidence. Je ne suis qu'un marin, au service du pays.»

Mais supposons que vous soyez nommé, fit un des interlocuteurs. Le héros de Santiago répliqua:

«Je déclinerais cet honneur.»

Et la conversation en resta là. Il était évident que ce sujet était désagréable à l'amiral.

## Accident à Brooklyn.

Presse Associée—

New York, 21 octobre—Cinq hommes ont été grièvement blessés et une femme est morte de saisissement aujourd'hui dans un accident sur le chemin de fer élevé de Brooklyn.

Un train allant au pont étant immobilisé sur l'avenue Myrtle plusieurs voyageurs l'ont quitté pour se rendre à pied à la station voisine. Mais le train est soudainement reparti et a jeté plusieurs personnes sur le pavé de la rue, d'une hauteur de trente-cinq pieds.

Les plus grièvement blessés sont William J. Moody, Frank et William Roynston, deux frères, Charles Wright et Augustus Snyder. Ce dernier est mort à l'hôpital cette après-midi.

Lizzie Hill, une femme de couleur qui se trouvait dans la rue au moment de l'accident est morte de saisissement.

## A ATLANTA.

Presse Associée—

Atlanta, Georgie, 21 octobre—La nouvelle que la santé de l'amiral Dewey l'empêchait de tenir sa promesse de visiter Atlanta a été reçue avec chagrin et des regrets sincères.

La ville est magnifiquement décorée et tous les préparatifs de la réception de l'amiral par une grande parade militaire et civique étaient complétés.

Il a été demandé ce matin au contre-amiral Schley, qui a accepté l'invitation de visiter Atlanta, de s'y rendre la semaine prochaine à la place de l'amiral Dewey.

Des préparatifs sont maintenant faits dans l'idée que Schley représentera la flotte de Santiago et Brumby la flotte asiatique dans les fêtes de la semaine prochaine.

## Arrivée de volontaires à Manille

Presse Associée—

Washington, 21 octobre—Le général Otis notifie le département de la guerre de l'arrivée à Manille des transports Sheridan et Elder, le premier avec le treizième régiment de volontaires et quelques recrues et le second avec 19 officiers et 488 hommes. Il n'y a pas eu d'accident de personne durant le voyage.

## L'amiral Dewey.

Presse Associée—

Washington, 21 octobre—Sur l'avis de son médecin l'amiral Dewey a renoncé à ses projets de voyage à Philadelphie et à Atlanta. Il n'acceptera plus aucune invitation.